



Les cultures, richesses à partager : la diversité comme chance

Introduction

Monseigneur Francesco FOLLO

Observateur Permanent du Saint-Siège auprès de l'Unesco

Aujourd'hui plus que jamais nous sommes confronté à l'urgence et à la nécessité de réfléchir sur les fondements de notre vivre ensemble. Aujourd'hui plus que jamais les revendications se multiplient: les différences sont vécues non comme richesses à partager, mais comme raison de conflit et opposition

L'image de Babel nous rappelle que la réflexion sur les rapports est ancienne comme le monde. Mais notre monde est devenu plus petit et plus complexe à la fois: le rencontre et le dialogue sont devenu(s) un problème parce que chaque culture aspire à la *reconnaissance* de sa spécificité et de sa singularité, et parce (qu')on n'accepte plus aucune (forme de une suprématie idéale qui, dans l'histoire, s'est trop souvent traduite en violence et exploitation des plus forts envers les plus faibles. La reconnaissance de la valeur de chaque culture différente/particulière/des différentes cultures semble (semblerait pouvoir) aller de pair avec le lieu commun de la "fin de grands narrations" (Lyotard)

Quoi qu'en disent les partisans du postmodernisme, la fin des idéologies, de leur "absolutisme", ne s'est pas accompagné de soi avec (n'a pas mené) à une meilleure pratique de la *tolérance*. L'écroulement des systèmes absolus et des *relatives Weltanschauungen* n'a pas laissé d'espace (de place), comme au contraire beaucoup de monde continue à (le) croire, à (pour) l'édifice de la cohabitation pacifique des différentes cultures et traditions. En réalité, aujourd'hui s'affirme toujours plus la primauté d'une idéologie unique, toujours plus globalisée des précédentes (de plus en plus globalisée par rapport aux précédentes), celle de l'*homo faber*, de la suprématie de la technologie et du profit économique. Ce type de globalisation là ne conduit pas à une culture universelle, mais seulement à des *pratiques* qu'on peut *généraliser*, et qu'en tant que telles ne peuvent pass'élever au rôle véritable de culture.

Il s'agit de toute façon d'un écroulement: l'primauté d'une économie basée sur l'argent, à savoir d'une rationalité purement instrumentale, n'aurait pas pu s'affirmer qu'à travers une *dispersion* du sens, qu'à travers la perte de tous les valeurs ultimes qui dans le passé (autre temps) ont subordonné l'*homo faber* aux catégories de l'*homo sapiens*. Les questions fondamentales sur la vie et sur l'être ne sont pas mortes, parce qu'elles peuvent pas mourir, elles sont: mais les réponses sont confiées à une pensée faible, *sans vérité*.

Mais qu'est-ce que c'est une tolérance sans référence originaire à une dimension de sens?

Elle ne peut pas être une tolérance qui se base (qui se fonde) sur une vision sceptique et relativiste de la vie, même si celle-ci tire la plus part des consensus, en tant que simple, en apparence, à pratiquer. Vidée de contenus, de n'importe quel référence au bien commune ou à une nature commune différente de la tendance naturelle à l'auto affirmation, elle garantit bien sur le respect de la diversité, mais en limitant énormément la valeur éthique du respect et le sens profond de la diversité: le vivre ensemble devient simple coexistence d'enclos

fermés, sans les points de base qui puissent permettre une vraie communication, et donc l'enrichissement réciproque.

Mais les différentes traditions, les différentes cultures (utilisons ici ces deux mots comme synonymes) ne peuvent pas être considérés comme des enclos fermés: selon le philosophe A. McIntyre, par exemple, une tradition n'est pas un résultat culturel passif et statique, mais une forme historique de recherche rationnelle, engagée avec la vérité selon ses propres principes, (théoriques et pratiques), et ses modalités, non seulement intellectuelles. Une culture est donc un organisme vivant, qui possède des phases différentes de développement et de croissance, et aussi de déclin. Et en tant qu'organisme vivant, sa vie et sa autojustification est structurellement liée à la confrontation et au rapport avec les autres cultures.

Quelle est donc la simple vérité qu'on oublie,

Que l'identité et la différence ne sont rien au dehors de leur relation, que c'est la relation de reconnaissance entre le moi et l'autre, entre l'identique et le différent à être originaire. Chaque culture, comme chaque homme, a besoin de l'autre, et de la diversité de l'autre, pour devenir soi-même. Le dépassement de la logique monologique et impérialiste de l'identité qui efface chaque différence, la logique qui a été identifiée, souvent à tort, avec l'esprit de l'Occident, ne peut pas conduire à la célébration de la primauté de la différence en tant que telle. Bien de penseurs contemporains ont suivi cette voie: mais on ne risque pas la simple inversion d'une logique absolutiste?

D'une façon implicite ou explicite, la majorité des modèles de multiculturalisme accepte la thèse selon laquelle toutes les cultures ont la même valeur et ne sont pas comparables les unes aux autres. De conséquence, le relativisme culturel: si tout a la même valeur, à la fin rien a valeur.

La dérive relativiste peut conduire la société multiculturelle à accepter d'une façon a-critique chaque choix moral, chaque expression ou modèle culturel, et aussi la possibilité d'établir une hiérarchie de valeurs. Quand on affirme, , "l'égalité de dignité de chaque culture", comme une sorte de principe métaphysique, on a oublié que la culture a déjà été dans l'histoire un alibi pour des choix criminels: chaque génocide nous rappelle que la culture d'un peuple peut s'identifier avec une idéologie raciste, et comme le souhait à la "vie bonne", quand elle exclut systématiquement l'autre, peut recevoir d'interprétations "culturelles" perverses. Il faudrait considérer d'égalité de dignité *seulement* les cultures qui acceptent et se font promotrices des valeurs de paix, de tolérance, de justice, et surtout d'ouverture et de respect de l'autre... parce que on ne peut pas prétendre d'être reconnu si on ne reconnaît pas, ou pire, si on refuse les autres.

Mais parfois on arrive même à l'universalisme des droits de l'homme, qui sont contestés à cause de leur matrice occidentale. S'il est vrai que l'universalisme de l'Occident, surtout dans sa version abstraite peut être amplement critiqué, renoncer simplement à une référence commune: par exemple: la centralité de la personne et l'universalité de l'appartenance au genre humain

Dans un monde qui a célébré trop vite l'enterrement [les funérailles] de la question de la vérité, ce n'est pas celle-ci une vérité qui est nécessairement maintenue en vie?

Pour garder ouverts et praticables les sentiers du dialogue est donc nécessaire redécouvrir le visage non despotique de la vérité qui s'accompagne toujours au bien, qui nous fait libres (Gv, 8,32), et qui a besoin de plusieurs voix pour être prononcée, selon la célèbre expression de Von Balthasar: "La vérité est symphonique" Personne ne possède pas la vérité; plutôt, tous en participons.

Aux intervenants à ce colloque la tâche de recueillir ce défi, et de trouver des paroles nouvelles pour dire une vérité qu'on puisse partager, dans ce monde multiculturel. En tant que représentant de l'Eglise, mais surtout en tant qu'homme de foi, avant de conclure je veux rappeler aussi que la tradition chrétienne a commencé très tôt à affronter le problème du rapport entre les. Si Babel, qu'on a cité au début, est l'image d'un monde traversé par les divisions et le conflit entre cultures qui n'arrivent plus à communiquer, la Pentecôte peut

devenir l'exemple, la métaphore d'un monde qui communique *malgré* les différences, ou même *grâce* à les différences, parce que tous écoutent dans sa propre langue la même Parole.

Et Saint Paul, homme de deux cultures, hébraïque et grecque, est sans doute un grand exemple de gestion non conflictuelle de la multiplicité des cultures, celles qui a caractérisé l'Eglise des sa naissance. En effet, malgré les divisions, même douloureuses, qui se sont produites dans son histoire, une multiplicité d'appartenances et de langues a toujours accompagné la tradition chrétienne. On peut donc partager la conviction du Cardinal J.M. Lustiger, qui n'a pas hésité à définir la communion ecclésiale qui respecte l'individualité de tous comme un exemple de "bon" multiculturalisme et de globalisation réussie à la fois. L'Eglise, en tant que catholique, a toujours été polycentrique d'un point de vue culturel. Seulement avec cette ouverture universelle elle a pu accueillir l'appel évangélique.

Il ne s'agit pas de présomption, ni de la volonté de proposer l'Eglise comme un model à copier: même l'Eglise a connu, dans le moment moins lumineux de son histoire, la logique de la vexation et du contraste. plus humblement, il s'agit de donner un stimule à penser plus et autrement tous ces problèmes là. Précisément, à travers le concept de "peuple de Dieu" dans le rapport entre Eglise Universelle et Eglises singulières - affrontéaffronté d'une façon explicite dans la constitution dogmatique *Lumen Gentium* sur le fond du phénomène actuel de la mondialisation – on pourrait repenser en termes de cultures le problème du rapport entre l'universel et le particulier. Dans une perspective ecclésiologie, le texte conciliaire exprime avec efficacité le but, en terme de valeur, d'une vraie *inter-culturalité*, à savoir l'enrichissement réciproque que dérive de la communication entre les parties singulières. «Grâce à cette universalité, chaque élément apporte aux autres et à toute l'Eglise ses propres dons; en sorte que le tout, comme chaque partie, profite du fait que tous communiquent entre eux et travaillent dans l'unité et sans restriction à la perfection de l'ensemble. En conséquence, le Peuple de Dieu non seulement se rassemble à partir de divers peuples, mais il se compose en lui-même de catégories différentes. Il existe, en effet, entre ses membres une diversité, soit dans les charges [...], soit encore dans l'état de vie et l'orientation [...]. De là vient aussi l'existence légitime, dans la communion ecclésiastique, des Eglises particulières qui jouissent de traditions propres, sans préjudice du primat de la Chaire de Pierre qui préside à toute l'assemblée de la charité» (§ 13: *L'universalité ou "catholicité" de l'unique Peuple de Dieu*) Il est vrai, nous n'appartenons pas tous à la même Eglise, mais nous tous, et toutes les églises, nous faisons partie de la même humanité, qui, comme un grand corps vivant, a besoin de toutes ses membres . Comme le diamant, qu'il n'est pas antithétique à ses nombreuses facettes, au contraire: la variété et le scintillement des facettes font la beauté de l'entière pierre précieuse.

Qu'on me permette de conclure avec une dernière référence à un autre fondamental document, qui peut nous offrir l'occasion pour d'autres réflexions: il s'agit de l'encyclique "Fides et Ratio", où Jean Paul II parle de la culture et du dialogue culturel: «Situé dans une culture, tout homme dépend d'elle et influe sur elle. L'homme est à la fois fils et père de la culture dans laquelle il est immergé. Dans chacune des expressions de sa vie, il porte en lui quelque chose qui le caractérise au milieu de la création: son ouverture constante au mystère et son désir inextinguible de connaissance. Par conséquent, chaque culture porte imprimée en elle et laisse transparaître la tension vers un accomplissement. On peut donc dire que la culture a en elle la possibilité d'accueillir la révélation divine» (§ 71).

C'est un exemple, celui là, d'une définition large et généreuse : elle n'est pas un simple récipient, boîte d'outil, ou bien encore une appartenance presque naturelle, mais aussi capacité constructive et fonction critique. Et surtout, elle est caractérisé par une fondamentale ouverture à la transcendance. On ne peut pas ici ouvrir le grand chapitre de la question du rapport entre la foi et la culture. Mais il ne faut pas oublier que le multiculturalisme la diversité des religions. Peut être utile souligner que même le rapport entre foi et culture doit être entendu dans le sens d'une tension relationnelle. Il s'agit d'une relation guidée par une double logique: si d'une côté , de l'autre, . Cette double logique - incarnation et transcendance - nous permet d'avoir une vision ample et à la fois concrète du rapport entre les religions et les cultures: en effet, seulement par une prise de distance à l'égard de chaque code culturel et à sa prétention absolutiste on peut se poser à l'intérieur de

l'horizon de vérité et de liberté nécessaire au dialogue interreligieux parce que chaque culture et chaque religion contiennent un approche de l'homme au mystère de Dieu et un approche de Dieu au mystère de l'homme.

Tout celaddans la pleine conscience que, à la fin, l'homme ne peut pas dire paroles définitives et absolues sur le mystère de Dieu – plutôtc'est Dieu qui révèle à nous même, comme un don, comme une grâce, notre propre vérité.

S.E. le Cardinal Paul POUPARD
Président du Conseil Pontifical de la Culture

Les Universaux transculturels

Les sociétés et les cultures oscillent entre la tendance à vouloir affirmer leur propre spécificité et singularité, et la tendance à l'unification favorisée par le vaste phénomène de la mondialisation. Sont-elles toutes d'égale valeur ? La conservation de leur identité actuelle est-elle pour toutes également désirable ? L'égalité fondamentale des hommes et des races n'implique nullement une égalité historique des cultures : ce qu'elles expriment est en dépendance d'une certaine vision du monde, de certaines valeurs privilégiées dont il n'apparaît pas qu'elles soient toutes également capables d'exprimer avec la même plénitude la dignité de l'homme et l'ensemble de ses potentialités.

Une culture peut être considérée en fonction de son état de développement actuel, mais aussi selon ses possibilités de développement en raison des principes et des valeurs qui la commandent. La distinction bergsonienne de l'*ouvert* et du *clos* donne de distinguer les cultures aptes à intégrer des valeurs de plus en plus universelles, les cultures ouvertes, de celles qui ne le permettent pas, les cultures closes. Seules les premières sont capables de *dialogue*.

Les grandes institutions internationales, à l'instar de l'UNESCO et du Conseil de l'Europe, développent de vastes programmes pour sensibiliser les peuples au nécessaire dialogue interculturel. En réalité, ce sont les personnes qui disposent du *logos* et sont aptes à dialoguer : l'échange d'idées, de *contenus de conscience* se fait à travers le langage parlé et écrit, mais aussi par le langage des signes de l'art et la technique, des codes de conduites qui dictent les attitudes et réactions selon les coutumes et les mœurs, et bien sûr les croyances. Aussi le dialogue ne se limite-t-il pas à la seule communication – aujourd'hui décuplée par le progrès stupéfiant des moyens de communication sociale –, mais ouvre à l'univers de la compréhension et de l'interprétation. Cette dernière est plus ou moins nécessaire selon le type de communication et les modèles utilisés : l'équation mathématique n'a pas besoin de traduction pour l'expert en la matière, tandis que la poésie demande un gros effort au traducteur pour être retranscrite dans une autre langue.

Les modes de saisie des valeurs

Sur quoi se fonde la possibilité de la communication, d'un véritable échange entre les cultures ? Les cultures ne se définissent pas par un système d'idées, mais par des valeurs, une vision de l'existence qui donne un sens particulier au comportement individuel et social. Ces valeurs se communiquent, et l'homme est capable *jusqu'à un certain point* de comprendre celles de cultures autres que la sienne. Trois modes de saisie de ces valeurs peuvent être distingués :

1. le premier, superficiel, consiste à reproduire les jugements axiologiques des autres, sans que soit saisie la valeur proposée, mais seulement ce qui en est dit : les mass-media favorisent

- l'imposition de jugements de valeur dépourvus de leurs racines. Ce premier mode peut conduire à un second, plus intériorisé ;
2. le mode de compréhension par sentiment immédiat. Le sentiment de la dignité humaine et la forte répulsion pour tout ce qui l'offense donne de saisir pourquoi une personne ou un comportement sont approuvés, loués et désirés – ou l'inverse – sans pour autant que la personne se sente impliquée par cette valeur pressentie.
 3. le troisième mode, où la dimension affective est plus forte, fait non seulement reconnaître la valeur, mais la révèle dans son attrait.

La communication culturelle se situe essentiellement au niveau du second mode. Il s'agit, pour la rendre possible, d'orienter, selon un procédé éducatif bien connu, l'attention et la conscience axiologique à partir d'exemples significatifs. Pour que la communication soit possible, une certaine orientation du regard spirituel est requise, un partage préalable de certaines valeurs de base, une commune structure de la conscience axiologique. Le partage de valeurs communes fondamentales rend possible la communication et la compréhension des valeurs propres de l'autre.

Le processus de compréhension des valeurs

Le processus de cette communication de base peut revêtir diverses modalités :

1. par la détermination de la valeur de base, à partir de laquelle la valeur de l'autre culture peut être perçue ;
2. par analogie et induction à partir d'une valeur propre à la culture du sujet percevant : une valeur reconnue chez soi permet de saisir une valeur reconnue chez l'autre ;
3. par élargissement : la valeur reconnue au prochain immédiat devient celle qui est reconnue à tout homme ;
4. par approfondissement : au delà de la valeur familière est découverte une valeur plus fondamentale d'où la première tire sa consistance axiologique, et qui se manifeste à découvert dans l'autre culture.

Dans les deux derniers cas, ce processus est dévoilement de ce qui était déjà là ; dans les deux premiers, ce processus aboutit à un apport nouveau, mais dépend beaucoup des circonstances.

L'homme, valeur universelle.

Quelles sont les valeurs communes qui rendent possible ce dialogue entre les cultures ? S'il s'agit de communication, ces valeurs se doivent d'être universellement reconnues. Or, quelle est la valeur la plus universellement reconnue, sinon *la personne humaine*, sa dignité, ses droits, sa liberté, sa vie ? C'est la reconnaissance de cette valeur qui donne à la culture d'être *ouverte* – ou non – aux autres cultures.

Reconnaître cette valeur de l'homme, c'est aussi reconnaître la valeur de la société, et des relations interpersonnelles et sociales. La communication des valeurs dit la valeur de la communication par laquelle l'homme s'humanise, et par laquelle la culture échappe au risque de l'enfermement.

Le développement des moyens de communication force les cultures à s'interroger sur leur capacité d'ouverture, favorise la création d'une conscience collective de l'humanité. Il ne s'accompagne cependant pas toujours d'un développement de la vraie communication, ce que révèle la solitude de l'homme contemporain, dans « la foule solitaire ».

Aujourd'hui, les différentes cultures se connaissent mieux les unes les autres, mais communiquent-elles entre elles ? Leur dialogue se limite-t-il à l'écorce des choses – le pittoresque, l'exotique – ou va-t-il jusqu'aux valeurs cachées qui en sont comme le noyau et en font la richesse ? Comment concevoir un véritable échange culturel ?

Les trois degrés d'assimilation interculturelle.

1. La première forme est extérieure : c'est l'échange et l'emprunt, qui se retrouvent, par exemple, dans les modes vestimentaires, les musiques en vogue, voire certaines pratiques religieuses coupées de leur contexte ;
2. la seconde, plus profonde, est celle de l'adoption, qui suppose la compréhension : les valeurs adoptées sont empruntées, intériorisées, intégrées dans la conscience axiologique du sujet, et elles interviennent dans les jugements qui induisent les comportements. Ces valeurs sont reçues et appropriées : leur assimilation dans un corps de valeurs pré-acquises les transforme ;
3. la troisième va jusqu'au bout de l'acquisition de ces valeurs, en les fait vraiment siennes : elles sont approfondies, comprises du dedans, et leurs potentialités développées pour qu'elles opèrent selon toute leur richesse et provoquent, de l'intérieur, la maturation de la culture.

La troisième forme est la forme la plus haute du dialogue culturel. La valeur d'une culture se mesure à sa capacité à accueillir la valeur des autres et à se laisser transformer par elle pour s'enrichir. Aussi faut-il prendre garde de ne pas définir une culture par ce qui l'empêcherait d'entrer dans ce processus, et donc la condamnerait à l'enfermement.

Ce processus de communication entre les cultures donne à penser qu'elles convergent vers une unité qui n'est pas une identité, mais une unité de croissance où chacune trouve dans l'autre un complément, un appel à élargir son horizon, une invitation au renouvellement dans ses aspirations les plus profondes.

Vers un humanisme plénier ?

Sommes-nous en marche vers une culture planétaire ? une culture où se retrouveraient toutes les valeurs universelles, « purifiées » des éléments qui menaceraient de les « fermer » ?

S'il est possible de trouver un fond commun à partir du « continu social », le sens dernier de l'existence et tout ce qui relève du « discontinu personnel » relèvent de particularités difficilement unifiables : la réponse aux questions ultimes, mais aussi leur formulation et leur sens. Cette profondeur de l'homme et les réponses qu'il donne aux questions qu'elle suscite, ne peuvent pas ne pas être respectées et reconnues. Ainsi, l'ouverture requise pour une culture authentiquement humaine, n'est pas seulement *ouverture horizontale*, mais aussi *ouverture verticale* vers ce qui transcende l'homme, quel que soient le nom et la forme qu'il lui donne.

Dans ce vaste espace d'ouverture pour la communication entre les cultures, il est des valeurs – plus ou moins – universellement reconnues qui *balisent* le chemin du dialogue pour que tous puissent affirmer en vérité : « *rien d'humain ne nous est étranger* ». Il s'agit de l'homme, sa dignité, sa vie, ses droits indescriptibles, sa liberté, sa promotion vers une vie plus humaine, le développement harmonieux de ses possibilités les plus hautes, son accès à la vérité, sa réalisation de la justice, la compréhension entre les personnes et les peuples. Il ne s'agit pas d'abolir les différences nationales, mais de faire que ces valeurs, au lieu d'être jalousement conservées, soient de mieux en mieux communiquées.

C'est là un défi majeur pour l'humanité de demain : assumer les prodigieuses possibilités de la technique, utiliser les ressources multipliées de l'avoir sans mutiler l'être, pour une croissance de l'humanité où les cultures, unies sans uniformité, communient dans la communication, se respectent dans leurs différences, et ne cessent de s'enrichir mutuellement par un dialogue fécond fondé sur les universaux transculturels. Alors nous pourrions nous exclamer avec Pascal : « L'homme passe infiniment l'homme » (*Pensées*, Ed. Brunschvicg, n. 434).

Les diversités culturelles vivent de l'identité

Antonio Scaglia

Université de Trento

Italie

Colloque réalisé par

L'Observateur Permanent du Saint-Siège auprès de l'UNESCO,

Paris, 14 décembre 2004